

# Cycles psychédéliqués

*Silhouette angélique des sixties autant qu'éminence grise de son industrie discographique, Joe Boyd produisit le premier disque de Pink Floyd, accompagna la grande vague folk et mit Jimi Hendrix en images. Un prestigieux pedigree pour celui dont les « bicyclettes blanches », sous la forme de l'autobiographie, traversent le firmament électrique d'une décennie dorée.*

BRUNO HEUZÉ

## JOE BOYD

WHITE BICYCLES MUSIC IN THE 1960'S

trad. de l'anglais par Camille Chambon

Allia éd., 290 p., 20 €

Jeune Américain de bonne famille, étudiant à Harvard, Joe Boyd se sent d'emblée beaucoup plus concerné par ce qui se dégage d'un chorus de guitare que par ce qui est écrit

dans ses cours. Nous sommes au début des années soixante et l'Amérique a encore cette insouciance que procure la prospérité, lorsque de surcroît celle-ci se double du luxe de pouvoir défier l'autorité qui y pourvoit. Choyé par son milieu comme par sa famille, Boyd ne se sent que plus libre, non seulement de contester, mais surtout de tenter d'entreprendre autrement. Sa première prouesse consiste ainsi à faire remonter sur scène, avec succès, un vieux chanteur de blues du nom de Lonnie Johnson, relégué dans les cuisines d'un hôtel de Philadelphie.

Fort de ce coup d'éclat, Boyd fait ensuite tourner des musiciens de jazz, fraye avec le phalanstère du *protest song* dont Joan Baez et Bob Dylan sont les figures de proue, avant de s'embarquer pour Londres. Là, plus en phase avec la subtilité excentrique de la culture anglaise, Joe Boyd installe début 1967 son quartier général, en créant le fameux club UFO, temple du psychédéisme où Pink Floyd, Soft Machine, Arthur Brown et Procol Harum se relayent en têtes d'affiche, au milieu des fumées, des bulles et des projections huileuses des premiers light shows

expérimentaux. Au sommet de la grande vague lysergique (1), l'idiome rock corroie et cisèle alors ses plus florales enluminures. L'espace sonore semble se déplier à l'infini au carrefour des enregistreurs multipistes et la musique, visant le fond du cosmos pour y trouver son zénith, se veut en prise avec d'autres latitudes mentales et de nouvelles perspectives mondiales. Temps héroïques où l'on est persuadé que « *lorsque le mode de la musique change, les murs de la ville tremblent* », temps glorieux qui se noieront dans les éclaboussures du premier choc pétrolier.

---

## **Électricité : maître mot**

---

L'écriture de Boyd est directe, rapide, à l'anglo-saxonne, sans arabesque et riche en raccourcis, parfois un peu décousue, témoignant alors de l'effervescence de l'époque et de son extraordinaire densité événementielle. Sans se lancer réellement dans une étude sociologique, Joe Boyd saisit au plus près ce qui fait la dynamique même de l'ère psychédélique. Cependant, plus que l'utopie d'une génération, c'est aussi la grande métamorphose d'un monde qu'il nous invite à vivre de l'intérieur. A travers son histoire personnelle croisant une constellation d'artistes et de figures déterminantes, Boyd ne cesse de pointer les détails et les lignes de ruptures, les paradoxes, les divergences et les similitudes, ou encore la résonance entre folk, rock et jazz. C'est par exemple le cas de cette date emblématique de juillet 1965, où Dylan ébouriffe le public comme les anciens musiciens du Festival Folk de Newport, en électrifiant pour la première fois sa guitare : acte presque sacrilège, mais aussi passage symbolique d'une période idéaliste à une ère hédoniste, abandon de la revendication pour le grand saut de la « révolution moléculaire ». Car l'électricité semble bien être ici le maître mot, comme elle est la force maîtresse dont s'empare une génération pour prendre le pouvoir et affirmer sa présence, de par la puissance inaugurale que l'amplification donne à sa musique.

Par ailleurs, américain de naissance et pour un temps londonien d'adoption, Joe Boyd est lui-même traversé par cette différence intercontinentale qui montre que, malgré les apparences, l'ère hippie ne se vit pas tout à fait de la même manière de part et d'autre de l'Atlantique. Plus militant, mais aussi plus proche des racines musicales du blues et de la country, le courant américain innove finalement assez peu. Émancipé des influences locales, le mouvement anglais s'ouvre par contre rapidement à toutes sortes d'expérimentations musicales, témoignant d'une approche anticonformiste très « arty » dans un contexte social moins guindé.

Enfin, sur ses différentes lisières, c'est la grande aporie de la contre-culture qui est ici implicitement dressée : l'artisanat et l'authenticité revendiqués par la production musicale entrant en collision avec le formidable essor de l'industrie discographique qui marque cette décennie, le contraste entre la fraîcheur naturelle recherchée dans les sonorités acoustiques et l'intensité des

paradis artificiels ouverts par une technologie musicale naissante, un grand élan de création collective se heurtant aux ambitions personnelles plus ou moins masquées, ou encore les excès de mièvrerie du « Peace and Love » dont l'ultra-violence stylisée du film *Orange Mécanique* pointe le nadir. « *L'idée que les drogues, le sexe et la musique puissent transformer le monde a toujours été un rêve plutôt naïf. A mesure que l'influence de la contre-culture sur la culture de masse s'accrut, ses propres valeurs et son esthétique s'étiolèrent. Les revers politiques des années à venir firent la une des journaux, tandis que la dilution des idéaux passa davantage inaperçue, mais marqua malgré tout ceux qui y prêtèrent attention* », remarque Boyd, certes avec une certaine nostalgie, mais sans amertume. Effectivement, quarante ans plus tard, à bien considérer le mixte où se prennent l'événement de cette explosion et son prolongement à travers les décennies, force est de constater que ce qui fit la particularité d'une génération dans l'histoire est désormais devenu

l'apanage d'une tranche d'âge dans la vie, pour les générations qui se succèdent. Le paradigme d'une éternelle jeunesse en quelque sorte. |

1. L'acide lysergique diéthylamide, plus connu sous le nom de LSD, fut l'un des grands moteurs de la révolution psychédélique.

*Journaliste et musicien, Bruno Heuzé publie régulièrement des textes mettant en rapport musique, nouvelles technologies et philosophie. Il a notamment participé aux ouvrages collectifs suivants : Abécédaire Jacques Derrida (éd. Sils Maria, 2007), Aux sources de la pensée de Gilles Deleuze (éd. Sils Maria, 2005), Sonic Process (éd. du Centre Pompidou, 2002).*

---